CELEBRITES CONTEMPORAINES:

BIOGRAPHIE

DE

M. EUGENE GODARD,

PAR

H. EMILE CHEVALIER.

MONTREAL,
IMPRIME PAR SENECAL ET DANIEL,
No. 4, Rue Saint Vincent.

1856.

BIOGRAPHIE DE M. EUGENE GODARD.

Offert au Commandeur
Bégue par l'auteur

le Chevalier
Em

Montréal 1 novembre 1886.

CELEBRITES CONTEMPORAINES.

BIOGRAPHIE

DE

M. EUGENE GODARD,

PAR

H. EMILE CHEVALIER.

MONTREAL,
IMPRIME PAR SENECAL ET DANIEL,
No. 4, Rue Saint Vincent.

1856.

INTRODUCTION.

Quoique l'œuvre à laquelle je mets aujourd'hui la main doive être resserrée dans le cadre d'une simple notice biographique, je suis bien aise, avant tout, de donner à mes lecteurs un aperçu de l'aérostation et de ses moyens.

L'art de s'élever dans les airs n'est pas nouveau. En secouant la poussière que le temps a laissé tomber sur nos souvenirs de collége, nous retrouvons feu Dédale, son fils Icare, et leurs ailes de cire ; puis à l'autre plan, apparaissent Achytas et sa colombe artificielle, qui imitait si parfaitement le vol des colombes naturelles. Le constructeur de cette machine était l'ami de Platon et l'un des successeurs de Pythagore, dans la direction de sa secte. Il vivait, on le sait, quatre siècles environ avant notre ère. Aulu-Gelle en parle dans ses *Nuits Attiques*. Après avoir, dit Bécherelle, cité plusieurs

faits incroyables, et qu'il n'admet point, il ajoute : " Mais, ce qu'on rapporte, que le philosophe Achytas a conçu et exécuté, ne semble pas devoir être rejeté, quoique ce soit surprenant, car la plupart des plus notables écrivains Grecs et Favorinus, philosophe très érudit, ont tous affirmé qu'il avait fait une figure de colombe en bois qui volait au moyen d'un artifice mécanique. Elle se soutenait, ainsi suspendue, par des vibrations, et elle était mue ou excitée par le souffle secret d'un air renfermé."

Cet air renfermé, qu'était-il, sinon l'air raréfié ou l'air inflammable ? Bécherelle n'est pas de cette opinion, mais beaucoup de savants l'ont conçue, et je me sens tout disposé à la partager avec eux.

L'antiquité eut donc ses partisans de l'aérostation ; car nous en passons, et des plus intrépides. Le moyen-âge n'échappa point au désir de voyager à travers les plaines éthérées. Les premières pages de l'histoire moderne nous ont conservé le nom de plusieurs apologistes de cette passion. C'était, entr'autres, Jean Baptiste Van Helmont et Frédéric Herman Fleyder. Ils fondèrent école de vol (sans jeu de mot) le premier à Bruxelles, le second à Thuringe,

Leurs dissertations étaient si persuasives, rapporte la chronique, qu'en sortant d'une séance, il semblait aux auditeurs qu'ils n'avaient plus qu'à s'ajuster des ailes aux mains et aux pieds, pour pouvoir s'élancer vers l'empyrée. Fleyder, qui discourait en 1627, sur ce sujet, après avoir fait de son mieux pour prouver que son siècle était destiné à voir l'homme s'élever dans l'atmosphère, terminait, très dévotement, en ajoutant " que, d'ailleurs, nous avons les ailes de la foi par lesquelles nous pouvons voler au ciel."

Plus tard, en 1720, un moine portugais, Gusmao, confectionne, à Rio-Janeiro un ballon de toile, le gonfle et fait partir. Notre physicien au comble de la joie, veut exercer ses talents sur un plus vaste théâtre. Il se rend à Lisbonne, renouvelle ses expériences en grand ; mais le succès ne répond pas à l'attente générale. On menace l'inventeur d'un *auto-da-fe*. Il en est quitte pour la prison.

A ce moine, qu'on avait surnommé *Voador* (l'homme volant), quelques auteurs attribuent la gloire de la découverte aérostatique. C'est à tort : cette découverte est française : elle appartient aux Montgolfier.

Les Montgolfiers étaient deux frères. En

1777 ils s'occupaient à améliorer les procédés d'une manufacture. Un livre traitant des propriétés de l'air tombe par hasard sous leurs yeux. Le livre était l'œuvre du célèbre théologien anglais Priestley. Il est lu et relu par ces jeunes gens qui bientôt rêvent de navigation aérienne. " Ils conçurent dès lors l'idée hardie de former à l'aide d'une vaste enveloppe et d'une vapeur légère un espèce de nuage factice que la seule pesanteur de l'air atmosphérique forcerait de s'élever jusqu'à la région où les tempêtes et les orages prennent naissance."

Je ne rapporterai pas leurs tentatives. Elles sont trop nombreuses. Mais enfin, ils parvinrent à fabriquer, en papier, une machine qui contenait au-delà de vingt mètres cubes d'air et qu'ils gonflèrent en brûlant de la paille au-dessous. La machine partit si brusquement qu'elle rompit ses attaches et monta à une hauteur de mille pieds environ.

Le 5 juin 1783, les frères Montgolfier lancèrent, devant l'assemblée des états du Vivarais, le premier ballon parfait qui ait plané dans les airs.

L'Aérostation avait pris son essor, sous le souffle du génie. Il ne lui restait plus qu'à

obéir aux impulsions que lui donnerait sa sœur aînée :—la Science.

Tandis qu'Etienne et Joseph Montgolfier procédaient à leur expérience par le feu, en 1783, un professeur du conservatoire des Arts-et-Métiers, le physicien Charles travaillait à appliquer le gaz hydrogène au gonflement des ballons.

" Au XVIIIe siècle, dit M. Ch. de Chabannes, époque par cela même devenue féconde, à côté de l'invention de Joseph Montgolfier, six ans avant, l'histoire du monde avait déjà enregistré la découverte de Henry Cavendish, et l'aérostation trouvait un précieux et puissant auxiliaire dans l'hydrogène dont la densité sans rivale, quatorze fois moin. grande que celle de l'air, dix fois moins grande que celle de la vapeur d'eau, équivaut presque au vide, et conséquemment est appelé à remplir dans l'avenir de l'aéronautique, glorieux complément de l'aérostation, un rôle immense."

L'application du gaz hydrogène à l'aérostation est faite, au mois de septembre de cette même année 1783. Versailles est le théâtre d'une première ascension avec des animaux. En octobre, nous voyons des hommes essayer la

navigation nouvelle. C'est Pilatre des Rosiers, le marquis d'Arlandes et M. Giroux de Villette. Mais, d'abord, les ascensions n'ont lieu qu'au moyen d'un ballon captif, retenu par des cordes d'une hauteur de cent mètres. Un jour, Pilatre des Rosiers, homme d'un esprit aventureux s'il en fut, s'irrite de cette contrainte. La cage le fatigue. Il veut une ascension libre. Le roi refuse son consentement. Des Rosiers insiste ; il emploie tous ses amis, et, enfin, Louis XVI accorde l'autorisation demandée. Le 21 décembre 1783, à une heure de l'après-midi, Pilatre des Rosiers et le marquis d'Arlandes opérèrent, dans les jardins de la Muette, près Paris, le premier voyage aérien. L'ascension fut couronnée des plus beaux résultats. Parmi les personnages qui en avaient été témoin on remarquait Benjamin Franklin. " Il semblait, écrit un historiographe, que cet homme de génie eût été envoyé par le nouveau monde pour être témoin de cette nouvelle conquête de l'homme sur la nature éthérée. Comme quelqu'un demandait devant lui à quoi pourraient servir les ballons : " *C'est l'enfant qui vient de naître*, répondit le philosophe américain.

En 1800, fut exécutée, par Testu Brissy la

première ascension équestre. L'audacieux aéronaute monta un cheval qu'aucun lien, aucune attache ne retenait au plateau de la nacelle.

Après eela, de 1800 à 1830, et même jusqu'à l'heure où nous traçons ces lignes, on a fait des milliers de tentatives pour résoudre le problème de l'aéronautique. Grand nombre ont payé de leur vie un courage trop irréfléchi. Ce même Pilatre des Rosiers figure parmi les victimes. Il se tua à une lieue de Boulogne environ. Après sa mort, il devint un héros. Pour lui les épitaphes abondèrent. En voici une citée par son biographe :

Ci-git un jeune téméraire
Qui dans son généreux transport,
De l'Olympe étonné franchissant la carrière,
Y trouva le premier et la gloire et la mort.

On se souvient aussi de la triste fin de Mosment, Olivari, Mme Blanchard, Harris, Gall, Cocking etc. Mais rien ne put intimider les partisans de l'idée nouvelle. Pour un qui périssait, il en naissait dix. Toutes les grandes découvertes ont eu leurs martyrs.

La fureur de siller les airs enflamme des milliers de cerveaux. En 1816, Panly, de Genève, inventeur du fusil à piston, voulut

établir, à Londres, des transports aériens. Il construisit un ballon colossal, en forme de baleine. Mais son entreprise échoua. Avant et après lui, on a annoncé des voitures volantes qui, toutes, sont restées plus ou moins terre à terre. Il y a eu des ballons de papier et des ballons de métal ; des essais de tous genres et de toutes formes ; des naufrages sur des rochers et des noyades en pleine forêt ; on a prêché l'aéronautique et on l'a dénigrée. Le créateur de la géométrie descriptive, un des fondateurs de l'école polytechnique, Monge, a proposé, pour la direction des aérostats, toute une flotille de petits ballons sphériques, reliés l'un à l'autre, comme les grains d'un collier, formant un assemblage flexible dans tous les sens. Bernadotte fit usage des aérostats pour observer l'ennemi ; mais il refusa toujours d'y monter en personne : " Je préfère le chemin des ânes," disait-il assez crûment. L'art militaire moderne les emploie fréquemment ; et, depuis 1840 environ, on recommence à songer positivement à la navigation aérienne. Pétin a été le chef d'école des novateurs. Doué de connaissances profondes, d'une imagination enthousiaste et d'une élocution séduisante, Pétin avait fait en France

de zélés néophytes. Son système avait convaincu les plus sceptiques, jusqu'au moment de l'expérimentation. Mais, hélas ! Pétin et son vaisseau aérien ne purent vaincre la résistance des courants. Le navire est coulé, l'inventeur a repris ses études physiques et aérostatiques. Puisse ce dernier avoir plus de bonheur une autre fois, car Pétin est vraiment un grand homme qui s'est immolé au culte de la science ! En attendant qu'il reparaisse sur la scène publique, des aéronautes distingués collaborent, directement ou indirectement, à la solution de cette question capitale. En Angleterre, Green accomplit des prodiges ; en France, ce sont Poitevin et les frères Godard.

Le plus fameux et, sans contredit, le plus habile, est Eugène Godard. Nous allons, avec la permission des lecteurs, crayonner à grands traits les principales phases de son existence.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES.

BIOGRAPHIE

DE

M. EUGENE GODARD.

I.

Un écrivain français très célèbre a dit: "Au nombre des premiers nautonniers aériens que l'Europe ait produits, depuis les frères Mongolfier et Pilatre des Rosiers, l'histoire moderne cite MM. Godard, père et fils, et, comme le premier de cette famille de hardis argonautes, elle mentionne Eugène Godard."

Eugène Godard naquit aux Batignolles-Monceaux, près Paris, le 27 août 1827. Il appartient aux classes ouvrières, qu'il aime autant qu'elles l'aiment. Son père était maître-maçon, homme entreprenant, laborieux, actif et devenu,

lui aussi, un des plus habiles aéronautes de l'époque.

L'enfance d'Eugène Godard fut rude. De bonne heure il fit son apprentissage au foyer des privations. La destinée se montre sévère pour ceux qui doivent primer un jour. Elle se plaît à les éprouver. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir la Biographie des hommes illustres. Chacune de ses pages, quand sur son *verso*, elle nous parle de gloire, de fortune et d'honneurs, sur son *recto*, nous raconte une douloureuse histoire. Eugène Godard a bien assurément droit à une haute place dans les annales de la renommée. Il marche avec les pionniers de la civilisation moderne. Chaque pas qu'il fait dans les airs est un encouragement pour ceux qui ont foi dans la perfectibilité humaine. Ses débuts dans la carrière que nous parcourons doivent donc intéresser. C'est pourquoi, peut-être, nous nous complaisons à le voir opposer l'énergie d'une volonté ferme, la témérité d'une idée fixe, aux innombrables obstacles qui se dressent autour de son berceau.

II.

Ce fut à l'Ecole Mutuelle, qu'Eugène s'initia

aux rudiments de l'instruction. Tout, d'abord, il se fit remarquer par un goût prononcé pour les mathématiques et le dessin. Dans ces branches, on le citait comme un modèle. En même temps, la franchise de son caractère, la promptitude et la sureté de ses résolutions, son penchant pour toutes les entreprises périlleuses, faisaient l'admiration de ceux qui le connaissaient. Si, parmi ses condisciples, il comptait des jaloux, il comptait plus d'amis encore. L'honnêteté, jointe à la sincérité et à l'indépendance, commande toujours l'estime, en captivant l'affection.

III.

A douze ans, le jeune Godard quitte les bancs de l'école. Ses parents le placent chez M. Rivière, architecte-voyer, pour qu'il apprenne l'art de la construction. Mais, peu de mois après son entrée chez ce patron, Eugène sort afin de passer chez un autre architecte bien connu, M. Barthomieu, de Paris. Là, notre jeune garçon, dirigé par un bon maître, conseillé par des élèves assidus et intelligents, se livre avec ardeur à sa passion pour le dessin. Il ne tarde guère à être distingué parmi

tous les employés de M. Barthomieu. Ses plans, ses avis attirent l'attention spéciale du professeur, qui le vante déjà comme son meilleur disciple, et songe, peut-être, qu'il sera quelque jour, pour lui, un digne successeur, lorsqu'un incident, simple en apparence, vient brusquement changer les dispositions d'Eugène et lui révéler sa vocation. Quand nous sommes au printemps de la vie, le plus léger évènement que nous coudoyons est souvent celui qui décide de notre avenir entier.

IV.

C'était pendant l'été de 1845. Par une après-midi, les élèves de M. Barthomieu travaillaient silencieusement. Soudain, un commis pénètre dans les ateliers, en s'écriant :

—Savez-vous la grande nouvelle, messieurs ?

—Quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? interroge-t-on de toutes parts.

—Devinez !

—Mais encore ?

—Eh bien, demain, il y aura une grande ascension, en ballon, au Champ-de-Mars.

Une ascension, en ballon ! ce n'était pas chose très-commune, alors. On parle, on glose, on engage des paris, on ergote. Tête de jeune homme est bien vite échauffée. Voilà que l'un se pose en aéronaute et fait un cours complet de navigation à travers les airs, tandis que l'autre, jouant au physicien sceptique, cherche à démontrer l'absurdité du système émis par son camarade. Les discutants pérorent à qui mieux mieux. Tel ne comprend pas et rit très-haut; tel hausse les épaules et se penche de nouveau sur son ouvrage. Néanmoins, il y a révolution complète, dans les bureaux de M. Barthomieu. S'il est vrai que du choc des ténèbres jaillit la lumière, il est vrai aussi que de ce choc jaillit la perturbation.

V.

Cependant parmi la foule d'adolescents de tout âge, qui discouraient ainsi sur un thème à peu près inconnu à la plupart, il y en avait un qui écoutait avec recueillement ce flux de paroles au milieu desquelles parfois un raisonnement juste éclairait de sa lumière les assertions les plus erronées.

Dans la chaleur de la polémique un des avocats de l'aéronautique laisse tomber l'axiôme suivant, lequel frappe étrangement notre auditeur attentif: " *Dans une sphère*, s'écrie-t-il, " avec feu, *la surface croît comme le carré du* " *rayon et le volume comme le cube de ce ra-* " *yon*."

" De telle sorte qu'en augmentant de plus " en plus le rayon il arrive un moment où le " cube croît si vite par rapport au carré que la " surface s'annule pour ainsi dire devant le vo- " lume.

" Si vous considérez maintenant d'une part " que dans l'air, milieu ambiant dans lequel doit " s'exercer la locomotion, dont il est question, " et par rapport aux appareils qu'elle doit em- " ployer, surface équivaut à résistance, et volu- " me ou capacité à force ascensionnelle ou puis- " sance ; et d'autre part, que, par une autre " loi, le calcul apprend encore que *pour une* " *surface sphérique mue dans l'air, la résis-* " *tance est proportionnelle*, 1o *au carré du* " *rayon* 2o *au carré de la vitesse*, suivant la loi de " Newton, vous comprendrez que la force as- " censionnelle pourra, elle, comme étant pro-

" portionnelle au cube de ce rayon, être ame-
" née à une intensité relative telle qu'elle met-
" tra à même de vaincre toute résistance, cons-
" tante ou variable, en lui adjoignant au besoin
" les forces motrices auxiliaires, vapeur ou au-
" tre dont elle permettra de munir les appa-
" reils de direction.

" De plus, ajoutait le jeune savant, que cha-
" que capacité, volume ou ballon soit une sphè-
" re, un ellipsoïde de révolution ou un cylindre
" terminé par deux cônes et les relations éta-
" blies entre la croissance de la surface et celle
" du volume seront analogues."

VI.

Toutes spécieuses que fussent ces théories, elles n'en impressionnaient pas moins vivement le petit curieux (il avait à peine treize ans) que nous avons mis en scène. Son imagination et son intelligence conclurent aussitôt une sorte de traité, la première pour l'exciter à construire des ballons, la seconde pour lui enseigner l'art de le faire.

Le dimanche suivant, nous le trouvons fort affairé, dans la maison de son père aux Bati-

gnolles-Monceaux. Sur le plancher de la chambre occupée par l'enfant on remarque les lignes, à la craie, d'une vaste figure géométrique, et tout autour de lui gisent, pêle-mêle, des feuilles de papier, grandes et courtes, blanches et coloriées ; des pinceaux, des vases, la plupart des objets nécessaires aux colleurs de profession.

L'activité du jeune Godard est infatigable.

Il travaille, travaille du matin au soir, oubliant le boire et le manger, répondant qu'il n'a pas faim, quand sa mère vient le chercher pour dîner ; opposant une patience froide et inaltérable aux quolibets dont l'assaillent ses frères et les compagnons ordinaires de ses jeux.

Vous le voyez tailler, découper, assembler. Les morceaux de papiers épars, s'unissent, ils prennent, insensiblement une forme conique, puis sphéroïdale ; et, vers huit heures du soir, après des labeurs indescriptibles, notre ouvrier s'écrie :

— Enfin !

du même ton qu'Archiméde dut s'écrier autrefois.

— Eureka!

Quand il eut trouvé le secret du mélange du cuivre avec l'or.

Notre adulte avait une migraine effroyable.

Mais Eugène Godard achevait de confectionner son premier ballon ;

VII.

Lequel réussit à ne pas s'élever dans les airs. Eugène Godard renouvela ses expériances, et, en même temps, ses insuccès. Tout autre qu'un artiste prédestiné, se fut abandonné au découragement. Mais si le sort est cruel parfois pour ses fils chéris ; pour eux aussi, il a des dotations qu'on n'acquiert rarement par l'étude ou le savoir.

Ainsi que le mathématicien Duval, E. Godard était né avec une organisation solide, dont l'opiniâtreté ingénieuse constitue la base. Sans le lasser, sans l'irriter, sans même le surprendre les échecs affermirent son projet. On le gronda : Il baissa la tête, ne fléchit pas ; on le railla; les sarcasmes s'émoussèrent sur l'acier dont il avait cuirassé son vouloir. La vertu, dit-on, s'épure au creuset de l'infortune ; mais le génie

se trempe au sang des combats intellectuels comme physiques.

Eugène Godard s'était dit : quelque difficultés que j'eprouve ; quelque entraves que les hommes on les choses apportent à ma détermination, je lancerai un ballon.

Il voulut, il put.

VIII.

Vers le milieu de l'année 1846, Eugène Godard est parvenu au prix de sacrifices et de travaux inconcevables, sans autre aide que son intelligence, sans autre conseiller que sa tenacité, à construire un ballon de 12 pieds de hauteur et si parfait de proportions que déjà les détracteurs du jeune homme ne peuvent s'empêcher de l'admirer. Essayer de peindre la joie de ce dernier après la confection de son ouvrage serait hors de mon pouvoir. C'est la joie du poète qui reçoit des mains du relieur la première copie de son premier livre, ou mieux encore, c'est le plaisir infini de la mère, à la première vue de son premier né.

Eugène Godard est en proie à l'insomnie. Une fièvre d'attente le dévore. Il va, il vient,

il tourne sans cesse autour de l'aérostat, le caressant de la main et de la voix, ajoutant à sa parure et soupirant pour la fête des Batignolles, comme une fillette, pour le jour de ses noces.

IX.

Enfin, ce jour si impatiemment désiré arrive. Un temps agréable ; un ciel bleu-de-roi, ont attiré une foule considérable aux Batignolles. La moitié de Paris, s'y est donné rendez-vous.

Autour de la place on se presse. Des flots de têtes humaines ondoient. La multitude forme anneau autour d'Eugène Godard activement occupé aux préparatifs du lancement de son ballon.

Des gouttes de sueur perlent au front du jeune aéronaute. L'aspect de tout ce monde l'émeut au dernier point. Jamais auparavant il ne s'est donné en spectacle, et il a besoin de s'armer de toute la bravoure dont un homme peut être doué pour ne pas abandonner le champ de bataille ; car les milliers de curieux qui l'environnent ne ménagent pas leurs propos. Chacun prétend dire son mot, faire de l'esprit aux dépens de quelqu'un. Eugène est *naturel-*

lement le point de mire de toutes ces saillies au gros sel. On se moque de lui à son nez. Il entend proférer les cris ordinaires: " Partira pas ! " " partira ! " articulés sur tous les tons de la gamme depuis le fausset le plus strident jusqu'à la basse la plus caverneuse.

Autant qu'il lui est possible Godard dissimule ses blessures. Affectant une indifférence bien loin de son cœur, il poursuit ses apprêts.

La paille brûle; l'air se raréfie; le ballon enfle, petit à petit. Les spectateurs battent des mains, Godard coupe la corde, et l'aérostat, libre de ses entraves, s'élève légèrement et coquettement vers la voute céleste, aux acclamations frénétiques de plus de cent mille personnes.

Eugêne Godard fut le héros de la fête.

Ceux-là qui l'auraient couvert de huées, si par malheur il eut échoué, le portèrent en triomphe.

Pour indemniser l'entrepreneur, le conseil de ville des Batignolles-Monceaux lui vote libéralement 3 FRANCS !

Quelle aubaine !

La gloire a toujours été une viande assez maigre.

X.

Mais il n'importait pour notre ami. De quelle valeur sont à son âge quelques misérables écus comparés au bonheur de faire redire son nom par toutes les langues d'un quartier.

Eugène a donné le premier coup de dent au gâteau de la réputation, il n'aspire qu'à un second essai. Ses parents même, tout fiers de lui, l'encouragent.

Et voilà le jeune homme repris à la facture d'un deuxième ballon : non pas s'il vous plait, un petit comme l'autre ; ah ! point. Le succès engraisse l'ambition. Eugène se propose cette fois une vaste entreprise. Il veut adapter une nacelle à son aérostat ; et, plus encore, embarquer des animaux dans la susdite nacelle !

L'idée n'était pas neuve ; Eugène le savait parfaitement. Mais, pour lui, sa réalisation exigeait des efforts inouis : Ce n'est pas facilement, allez ! qu'on surmonte les barrières que, souvent, la Destinée entasse entre la conception et la production. A Godard, le *meuble inutile*, —dont parle Boileau,—manquait. Toutes ses ressources il les avait épuisées par la fabrication de son aérostat. Celles de ses amis, même, y

avaient passé. Il fallait en appeler aux dernières réserves de l'imaginative. Mais, c'est dans les circonstances extrêmes, que le génie jaillit de ses langes.

XI.

Godard construit une nouvelle montgolfière. Il a résolu de la lancer dans les airs avec un équipage de chats. Mais le chat est le plus traitre de tous les quadrupèdes.

Eugène brûle son ballon, se grille la figure.

Alors, sa réussite antérieure est oubliée. Les reproches tombent comme grêle sur le pauvre jeune homme. Ses amis se font ennemis. Ceux qui ont loué chaudement, blâment plus chaleureusement encore. A ces reproches publics se joignent ceux des parents: " Eugène est un propre à rien. Il ne fera que dépenser de l'argent sans jamais en gagner. Qu'il se corrige sur le champ où il court risque de se perdre et de déshonorer sa famille."

La plus terrible des maladies, c'est la pauvreté, dit-on ; mais, je crois, qu'en affaires ordinaires, le plus terrible des vices, c'est l'insnccès.

XII.

Eugène fléchit un instant, moins par honte de ce qu'il a fait que pour contenter ses parents.

Il renonce donc aux ballons, se remet à l'étude du dessin et obtient bientôt des prix au Conservatoire des Arts-et-Métiers.

Le professeur Armingo, qui a remarqué les talents et l'assiduité du jeune homme, lui propose de complèter son éducation.

Eugène accepte avec reconnaissance. Il passe l'hiver à l'école de M. Armingo, fait des progrès étonnants, et, tout-à-coup, par une belle matinée d'avril, il disparaît.

XIII.

Le printemps a souri au jeune Godard. Quand la végétation pousse ses émeraudes ; quand le soleil secoue, sur les campagnes, ses gerbes d'or ; quand l'hirondelle revient bâtir son nid au coin de notre fenêtre ; quand tout chante la liberté dans la nature, les murs d'une institution sont froids aux épaules des artistes, voyez-vous !

Eugène s'est sauvé aux Batignolles-Mon-

ceaux. Il y est arrivé avec le plan d'un ballon dans le cerveau.

Son père le gronde. Il l'apaise par des promesses, qu'il a tenues ; car, Eugène Godard est ce qu'on appelle, communément, mais éloquemment, un homme de parole.

Pour débuter, il se fait ballonnier. Ses opérations ont lieu dans les villages qui avoisinent Paris. Tout doucement, Il acquiert une sorte de célébrité. Y a-t-il une fête annuelle à l'un de ces villages, et l'on mande Godard pour faire partir un ballon, aux frais de la municipalité. Si modiques que soient les gains, ils couvrent les dépenses. En faut-il plus pour encourager le jeune entrepreneur à continuer !

Il a, maintes fois, envoyé des représentants de la race animale, en promenades dans les nues. Un jour, il lit le voyage aérien de Blanchard, à travers la Manche, et, de suite, le goût de naviguer dans l'atmosphère s'empare de son esprit.

Qui lui donnera un ballon convenable, ou la facilité de s'en procurer un ?

—Personne, assurément.

Comment faire ? se dit Godard.— Un ballon

en soie coûterait des sommes fabuleuses. Y songer ! folie ! Mais, un ballon en coton, serait moins cher quoique plus lourd.... Calculons à combien il me reviendrait.

A moitié du calcul, le jeune homme s'arrête.

—Impossible de réaliser un pareil montant, murmure-t-il en secouant la tête.

Reste le ballon en papier. Il n'est pas dispendieux outre mesure ; il n'est pas aussi des plus sûrs.

N'importe,

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

XIV.

Eugène Godard ramasse à grand'peine quelques centaines de francs, et commence son aérostat.

Cet aérostat était un modèle d'ingéniosité. Il fut construit en papier double dont les feuilles s'emboitaient pour ainsi dire, les unes dans les autres par des échancrures en forme de queues d'arondes. Des fils et des ficelles collées entre les feuilles ajoutaient encore à la solidité de l'ensemble. Le haut et le bas étaient garnis avec de l'étoffe.

Pour contruire ce ballon Eugène dépense plusieurs semaines. Lorsqu'il est terminé, il demande au préfet de police la permission de s'élever dans les airs avec sa machine. Le préfet de police refuse son consentement, parce que le solliciteur n'a pas encore fait ses preuves comme aéronaute.

Godard est au désespoir. Tant de travail intellectuel et manuel ne seront-ils donc d'aucune utilité ! Est-ce qu'un homme peut devenir aéronaute, faire ses preuves, suivant l'expression de M. le préfet de police, si on ne lui permet pas de commencer ? Comment apprendre à voler dans l'air, si on n'y monte pas ! M. le préfet de police agit comme cette bonne et naïve maman qui disait à son fils : " Mon enfant je te permettrai d'aller te baigner, quand tu sauras nager."

Mais Godard est déterminé à une ascension. l la fera, dût-il s'exposer au courroux de tous les préfets de France. La ruse est nécessaire; rusons donc.

Le jeune homme va trouver les directeurs du Château-des-fleurs. On était en 1847, et le Château-des-fleurs jouissait d'une vogue sans égale.

Eugène propose d'exposer son grand ballon, puis de le lancer à une époque déterminée.

La proposition est acceptée.

Notre aventurier ne se sent pas d'allégresse; c'est qu'il a pris la résolution de s'élancer à la remorque du ballon, au moment du départ.

Et les ordres de M. le préfet de police ?

Ses ordres, il ne s'en soucie guère, je vous jure.

L'heure est arrivée. Le ballon gonflé en présence d'une mer de spectateurs, se balance majestueusement au souffle de la brise. Le cœur de Godard palpite sans doute ; mais son visage est calme.

Saisissant un cordage à l'aide duquel il doit grimper sur une planche, dès que l'aérostat commencera à s'élever, il prononce le commandement solennel :

—Lâchez tout !

XV.

On lâche tout, et le ballon reste-là !

La chaleur n'avait pas été assez intense.

De la douleur qu'éprouva Godard, je ne par-

lerai pas. L'acteur qui fait un fiasco ; l'auteur sifflé, savent bien quelle couronne de ronces un échec vous place au front. Mais, en général, le public se rit des souffrances des artistes. Ce n'est, certes, pas moi qui les lui découvrirai jamais !

Pauvre Eugène ! il n'a pas seulement à dévorer les épigrammes de la multitude ! mais il doit rentrer à la maison paternelle ; il doit essuyer les reproches aigre-doux de ses parents.

Quelle soirée pour lui que celle qui suivit !

Mais aux grands maux les grands remèdes ! L'homme n'est pas né pour vivre éternellement dans le giron domestique, —se dit Eugène, durant les insomnies de la nuit ;—quand il a force morale et physique, son devoir est de quitter le rez-de-chaussée sur lequel il a traîné ses premières années, pour monter aux étages supérieurs de la société.

XVI.

C'est pourquoi, le lendemain matin, nous trouvons Eugène Godard courant à toute vapeur sur le chemin de fer du nord.

Vers cinq heures du soir, le convoi fait halte.

—Douai! crie la voix du conducteur.

Douai! A ce mot, Eugène se gratte l'oreille.

—“ M'arrêterai-je ici, ou irai-je plus loin? Diable!”

XVII.

Godard se gratte encore l'oreille. Quand la même voix jette l'annonce du départ.

Et les wagons filent, filent avec la rapidité qu'on attribue, avec raison, sans nul doute, à l'éclair, et puis, ma foi, voici Lille.

Alors c'est la frontière ; il est nécessaire de séjourner ou de passer à l'étranger.

Godard a pris son parti.

Il demeurera à Lille et y fera des ascensions.

XVIII.

Godard n'était pas riche en arrivant dans la capitale de la Flandre. L'Escaut n'est pa comme le Pactole. Il roule plus de boue que d or. Le jeune aéronaute et l'un de ses frères, Louis Godard—dont j'avais oublié de mentionner le nom —en descendant du train, se réfugièrent sous les

combles, répétant, peut-être, à contre-cœur :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

XIX.

La chanson est fort récréative sans-doute : Quand vous avez une belle voix, elle charme vos auditeurs, s'ils n'ont pas envie de dormir, ou envie de ne pas vous entendre... mais en somme, elle est fort aérienne et peu nourrissante, et comme dit même un poëte spirituel :

On ne vit pas des soupirs de la brise,
De l'air, de l'eau, de la manne du ciel, etc.

Les deux frères Godards se mettent à l'œuvre avec une activité soutenue par la passion.

Ils surmontent toutes les difficultés jonchées, comme à plaisir, sur leur sentier. Contrariétés municipales, lassitudes privées, misère, ils vainquent tout, grâce à l'opiniâtreté d'Eugène, qui sent que son règne dans l'air est assuré.

Par nos jeunes gens, voici construits cinq ballons; quatre d'égales dimensions, un aux proportions larges et souveraines.

Les cinq ballons sont unis par un léger appareil de cordages et de bois. On les gonfle au moyen de chaufferettes spéciales inventées

et fabriquées par Eugène Godard lui-même. Le quintuple aérostat s'elève, il fend les champs de l'éther; le peuple pousse des hourrah!

Les frères Godard ont gagné un nouveau procès au tribunal de l'atmosphère.

XX.

L'argent commence à briller sous les yeux de notre ami. On le paie avec une sorte de libéralité, sinon avec générosité.

Et, durant quelques semaines, il ne se passe guère de dimanche sans que les Lillois soient témoins d'une ascension aérostatique.

Eugène, cependant, ne peut se tenir à ce travail de manouvrier. Il est artiste, je l'ai dit. Et il rêve quelque chose de plus *élevé;* mais, je l'assure, sans prétention, à une " danse sur les vocables," ainsi que dit un de nos bons vieux chroniqueurs. Eugène, donc, n'est point satisfait. Amasser des espèces n'est pas son fort. En fait de bénéfices, il n'aime, tout au plus, que ceux qui le peuvent aider à développer l'art qu'il cultive. S'élancer dans les airs, y planer, y

étudier, n'est-ce pas là sa pensée, son amour, depuis longues années ?

Mais le moyen ?

Godard se souvient de son ballon, qu'il a laissé au Château-des-Fleurs !

Aussitôt, il écrit à son père de le lui envoyer !

XXI.

Le ballon est expédié.

Certain matin, les deux frères reçoivent une caisse énorme. Ils sont obligés de se saigner aux quatre veines pour en payer le port.

La caisse est ouverte ; on extrait la gigantesque sphère de papier, mais dans quelle condition, jour de Dieu ! Elle a été moisie par l'inclémence du temps ; rongée par les rats ; déchirée par les froissements de l'emballage ; bref, pour s'en servir, chaque partie requiert des réparations.

Eugène et Louis Godard entreprennent gaîment leur raccommodage. Depuis la réception de l'aérostat, il semble que leur mansarde soit devenue un palais ; leur croûte de pain est préférable à une préparation culinaire sortie de

chez Véfour ; et leur verre d'eau vaut mieux qu'un flacon de clos Vougeot ou de l'Hermitage.

Huit jours s'écoulent ainsi.

Et soyez certains que ce ne sont pas les plus mauvais de la vie d'Eugène Godard ; car, si je ne me trompe, le désir est toujours et en toute chose, supérieur à la réalité.

XXII.

Les frères Godard ont obtenu la permission de lancer un ballon. A leur disposition, on met la cour de l'Hôtel des Pompiers.

Eugène sollicite pour qu'on le laisse monter avec son aérostat. On lui répond que si la machine était en toile, on obtempérerait à sa requête ; mais que, comme elle est en papier, il y a danger, par conséquent, etc., etc.

Eugène Godard s'efforce de prouver le contraire : il réussit, tout en sachant bien que son entreprise était d'une témérité impitoyable pour lui-même.

L'ascension est trompettée, tympanisée, annoncée pour le dimanche suivant.

Le temps est serein, le vent à peine sensible. Tout paraît favorable au jeune aéronaute. Son ballon s'enfle, et se développe ; les spectateurs attendent impatiemment que le gonflement soit complet, et qu'on coupe l'amarre, quand une étincelle j'aillit du foyer et va s'attacher à la partie inférieure de l'aérostat.

XXIII.

Un des spectateurs remarque ce qui vient de se passer. Près de lui il aperçoit, en même temps, un tampon de paille qui paraît mouillé. Croyant bien faire, il le saisit et l'applique rapidement sur la place où s'est arrêtée l'étincelle et qui déjà commence à brûler.

Par malheur ce n'était pas d'eau mais d'esprit de vin qu'était imbibée la paille.

Autant eut valu jeter de la poudre sur un brâsier que porter de l'alcool à ce lieu.

Une flamme ardente, s'élève. C'est en vain que l'imprudent ami a retiré sa main. Il n'est plus temps. L'incendie se déclare. On fait jouer les pompes, on réussit à sauver le ballon d'une destruction totale.

Mais l'ascension est nécessairement ajournée. Une semaine entière est consacrée à la réparation de l'aérostat. Et le dimanche suivant, nous retrouvons les deux frères Godards, dans la même cour, occupés aux mêmes préparatifs, et comme toujours environné d'une épaisse ceinture de curieux.

XXIV.

Il semble que le sort leur sera cette fois favorable. Le gonflement s'effectue sans encombre. Eugène Godard termine ses dernières dispositions, quand tout-à-coup son frère Louis lui crie :

— Pars vite ou tout est perdu !

Eugène lève la tête et distingue deux énormes crevasses qui viennent de se former au sommet du ballon.

La position était critique. Mais les grands hommes se révèlent dans les grandes circonstances.

Godard saute sur la planchette fixée au bas de l'aérostat et envoie l'ordre :

— Laissez aller !

On obéit.

Le ballon libre de ses entraves, monte majestueusement. On bat des mains; on agite les chapeaux ; on pousse des vivats et Godard répond froidement par des salutations.

De quel force de caractère ne fit-il pas preuve en cette occasion ! car il n'ignorait point, le brave et audacieux jeune homme, qu'il était incapable de diriger son ballon, que sa force ascensionnelle diminuait avec une rapidité effrayante, et qu'il n'aurait pas franchi les murs de Lille avant que cette force eût tout-à-fait cessé d'agir.

Bientôt, en effet, à une hauteur de deux cents mètres à peine, l'aérostat faiblit, le vent bruit, en froissant les uns contre les autres ses plis devenus lâches ; puis il baisse, baisse !

Une exclamation d'effroi bondit de toutes les poitrines.

Le ballon baisse encore ; non, il descend et descend comme la foudre !

Dans cette masse d'hommes, de femmes et d'enfants qui couvrent les places, les rues et jusqu'aux maisons de la capitale de la Flandre, il n'y a peut-être pas un cœur qui ne palpite de terreur.

Seul, Godard a conservé son sangfroid.

Mesurant le danger d'un œil impassible, il l'attend.

Avec sa main gauche il s'accroche solidement aux cordages du ballon, avec sa droite étendue en avant, il essaie de se cramponner à l'angle d'une toiture ou au couronnement d'une cheminée.

La Providence veillait sur ses jours. Au moment où chacun s'attendait à le voir précipité et mis en pièces sur le pavé, il venait de quitter son perfide esquif,et nouant ses bras au tour d'un gros tuyau, il échappait ainsi à une mort certaine.

XXV.

Ce trait porta à son zénith l'enthousiasme des assistants.

Quand Godard, qui s'était immédiatement introduit par la lucarne du grenier dans la maison au faîte de laquelle se passait ce drame, quand Godard fût descendu dans la rue, un peu meurtri et contusionné, ce fut, à son adresse, un concert de félicitations étourdisantes.

On se disputa les morçeaux de son ballon, et

nous nous souvenons bien d'en avoir vu des fragments encadrés chez un aubergiste de la rue du Rempart.

XXVI.

Après cela, Godard retourne à Paris. Pendant l'hiver de 48, tandisque la révolution gronde sur la France, notre ami s'occupe de dessin.

Vers la fin de mars, il reçoit la visite de M. Dautremépuis, cultivateur de Pontabussy, près Lafère, et inventeur d'une machine à voler.

M. Dautremépuis avait besoin d'un aérostat. Il propose à Godard de se mettre en société pour l'exploitation de la machine en question. Après quelques pourparlers, Godard se laisse séduire par les explications du novateur et le voilà qui se rend à Pontabussy, en compagnie de son frère Louis.

Ils construisent ensemble une vaste montgolfière. On essaie ballon et machine : ballon et machine ne bougent pas de place. On essaie encore, on obtient un faible succès ; puis un plus grand ; puis, les associés, se croyant sûrs d'une réussite, annoncent par toutes les voix de

la presse et des crieurs publics qu'une ascension incomparable, aura lieu le 8 mai 1848.

XXVII.

L'aérostat était énorme. Sa capacité n'embrassait pas moins de 90,000 pieds. La machine à voler pesait 450 livres. On peut penser si la nouvelle de cette expérience avait fait sensation. Dès le matin, des milliers de citadins et de paysans se pressaient dans les ruelles de Pontabussy. De mémoire d'homme, il n'y avait pas eu semblable concours d'étrangers dans le petit village.

Pour gonfler le gigantesque aérostat, les entrepreneurs firent brûler une tonne d'esprit de vin. Louis Godard, chargé spécialement de la combustion, tomba ivre-mort au moment où le ballon commençait à fendre les airs.

Il s'était ainsi enivré par respiration.

Mais l'ascension réussit au mieux. Il en fut de même pour une autre opérée quelques jours après à Lafère. Les aéronautes attérirent à deux lieues de distance du point de départ. Ils avaient préalablement déposé leur machine, dont l'inutilité était désormais flagrante.

Un peu plus tard, à St. Quentin, ils font une chute sur la corniche d'une maison en construction et delà sur la terre molle.

Ils en sont quittes pour quelques meurtrissures sans gravité ; mais à dater de cette époque, la malencontreuse machine à voler est abandonnée à la terre qu'elle n'aurait pas dû quitter.

Tandis qu'Eugène Godard revient à Paris, son malheureux associé, ayant fait à Cambrai une tentative d'ascension infructueuse, se jette de désespoir dans l'Escaut, avec sa femme.

XXVIII.

Notre jeune aéronaute, à peine arrivé dans la métropole de la France, organise des ascensions nouvelles. Pour théâtre, il a pris le Châlet des Champs-Elysées. Mais à la seconde, un accident survint à son ballon et il tomba dans la Seine tout près d'Auteuil.

Empêtré dans les cordages, Godard se serait indubitablement noyé, si l'on n'était venu à son secours.

Ce bain forcé ne ralentit pas son ardeur. Au contraire, il semble que les épreuves l'aiguillon-

nent. Avant la fin de la saison, Eugène a reparu plusieurs fois à Lille, Douai, Arras, Dunkerque et dans la plupart des principales cités du nord.

A Dunkerque il est encore soumis à des misères sans nombre. Il avait été appelé dans cette ville pour l'inauguration du chemin de fer du nord. La foule était immense. Godard comptait sur un grand succès et une grasse recette. Mais l'homme propose et les wagons disposent. La montgolfière que Godard avait demandée à Paris, n'arriva pas au jour fixé. Quand il la reçut, les fêtes étaient terminées.

Godard conçut néanmoins le désir de lancer son ballon. Il choisit le rivage de la mer pour embarcadère. Peut-être avait-il l'intention d'aller descendre de l'autre côté de la Manche. Qui sait si le souvenir de la traversée aérienne de Blanchard ne lui trottait pas dans la tête?

Mais un vent furieux fond tout-à-coup sur l'aérostat, qui est déchiré en loques.

Godard fait remettre aux spectateurs l'argent qu'ils ont déboursé, et s'engage à monter le dimanche suivant.

Ici doit trouver place un incident, qui peint

sous les couleurs les plus fortes, la viguenr d'âme et la tenacité intelligente dont la nature a gratifié Godard au jour de sa naissance.

XXIX.

J'ai omis de dire que les prouesses d'Eugène Godard, dans la carrière aérostatique, non-seulement avaient reconcilié sa famille avec lui, mais que son père était devenu son élève et qu'il l'accompagnait alors dans ses pérégrinations en Flandre.

Il se trouvait à Dunkerque, quand mon héros y fit sa première tentative d'ascension.

M. Godard, père, n'était pas, à cette époque, le grand aéronaute qui fait aujourd'hui presque concurrence à Eugène. Il débutait ; et, comme tout débutant, il avait des timidités, des répugnances, tout ce bagage de petites hésitations, qui chargent nos épaules quand nous mettons le pied à l'étrier d'une entreprise nouvelle. Un succès l'enflammait, un revers le glaçait.

Que dût-il penser et dire, lorsque, le dimanche suivant, l'ascension manqua par la faute d'un matelot qui, ayant tiré trop fort un des rubans

à l'aide desquels on retenait la montgolfière captive, pendant le gonflement, la déchire !

Que dût-il penser et dire, lorsqu'il entendit les murmures de la foule ?

Que dût-il penser et dire, lorsqu'un troisième essai eut échoué et que les huées, les sifflets, les invectives même, tombèrent sur sa tête et celle de son fils ?

Car le peuple ne pardonne pas au malheur. *Væ victis*, est son éternelle devise !

Et que dût-il penser, enfin, quand il se vit poursuivre, dans les rues, par les enfants, qui lui lançaient de la boue et jusqu'à des pierres ?

Cet âge est sans pitié !

Ce qu'il dût penser, ce qu'il dut dire à Eugène ? Ah ! demandez-le à votre imagination. Je n'aime pas à ressasser les douleurs d'autrui ; il en découle toujours quelque larme qui va vous attrister le cœur.

Il voulait donc abandonner tout, ramener Eugène à Paris, et le faire abdiquer ses droits futurs au sceptre des régions éthérées.

Il le voulait, comme veut un père ; mais le fils voulait, comme veut un artiste. La lutte,

entre ces deux volontés, fut ardente, entêtée ; le terrain resta à l'artiste.

Une quatrième ascension est annoncée. Cette fois, pour s'abriter contre les vents, on partira de la Grande Place, ourlée de hautes maisons, qui la défendent des courants atmosphériques.

Les préparatifs se font au centre d'une populace railleuse et bruyante, dont les quolibets assaillent, sans trève ni merci, les deux ballonniers.

Eugène Godard ferme les yeux et les oreilles. Tout entier à son travail, il ne songe qu'à le terminer au plus vite. A l'instant où les sarcasmes de la cohue atteignent leur paroxisme, l'ordre de lâcher les liens est donné. Le ballon monte lentement jusqu'au sommet des édifices ; puis, une fois arrivé-là, tandisque des acclamations d'enthousiasme retentissent, il part comme la flèche, poussé par une puissante bouffée d'air horizontale, fait deux lieues avec la célérité de l'hirondelle, et s'abat tout d'un coup. La vie de Godard est en danger. Il jette l'ancre ; elle mord si brusquement que le jeune homme est précipité hors de sa nacelle, sur une terre labourée. Un peu étourdi, mais non blessé, il

demeure étendu, ignorant qu'un autre danger le menace. Le ballon, harcelé par des rafales successives, chasse sur son ancre, qui, en passant près d'Eugène, l'aurait, sans nul doute, accroché et déchiré, si, dans ce moment, il ne fût revenu à lui et n'eût saisi, à deux mains, la griffe de fer près de lui ouvrir le flanc.

Des paysans viennent à son aide. Ils le ramènent en triomphe à Dunkerque, où l'attend une de ces éclatantes réceptions, pour lesquelles, comme me disait un vieux maestro napolitain : " Quand on a une étincelle du feu Prométhéen dans l'âme, on se condamnerait à dix années de haillons et de mendicité. "

XXX.

Boulogne désire célébrer une fête nationale.

Godard est convié à l'ornementation de la fête. On lui offre 375 frs. Il se rend à Boulogne. L'ascension a lieu. Elle soulève des transports et des applaudissements universels. L'aérostat et son capitaine disparaissent aux yeux des spectateurs. Godard enchanté de cette belle réussite savoure la double volupté de l'amour-propre satisfait et d'un vol vers les cieux. Je crois même que l'idée d'un débar-

quement en Angleterre n'est pas fort éloignée de son esprit. Le souvenir du passage du *channel* en 1785 (1), par celui qu'on appella depuis le *Don Quichotte de la Manche* avec le docteur Jefferies le tourmente sans cesse. C'est son cauchemar, un incube qui le taquine, mordille, met en rage chaque fois qu'il se trouve près des côtes de la France et de la Grande-Bretagne.

— Ce diable de Blanchard, je ne pouvais le digérer, vous dira Eugène Godard. Je voyais constamment devant moi la colonne de marbre que lui avaient érigé les citoyens de Calais avec l'inscription que vous savez :

Autant que le Français, l'Anglais fut intrépide,
Tous les deux ont plané jusqu'au plus haut des airs;
Tous les deux sans navire ont traversé les mers ;
Mais la France a produit l'inventeur et le guide !

(1) Personne n'ignore que le 7 janvier 1785, l'aéronaute Blanchard s'éleva de Douvres avec le Dr. Jeffries et descendit, en moins de trois heures, sans accident, à une lieue de Calais près de Guines. Les habitants, en commémoration de cet évènement élevèrent une colonne en marbre blanc. Six mois après, Blanchard conduit à cette colonne, par les Calésiens,en ayant calculé les proportions avec son crayon, s'écria : " Grâce à Dieu et à vous, messieurs je ne crains plus ni le persifflage ni la calomnie. Il faudrait cinquante rames de libelles entassés les uns sur les autres pour masquer cette colonne sur toutes ses faces."

— Et, ajoutait Godard, quand je suis au-dessus de la mer, même encore aujourd'hui, tout cela, Blanchard, Jefferies, la colonne, les vers flamboient sous mes regards comme autant de démons.

Ainsi que ce général ancien, Godard ne pouvait dormir en songeant aux lauriers de Blanchard.

XXXI.

Mais, en ballon, rêvasser ou dormir ne valent guère mieux. Une minute d'inattention, et, paf! une risée vous renvoie brutalement du septième ciel sur la terre, à moins que ce ne soit en plein abîme marin.

Carybde ou Scylla, quoi!

Ainsi arriva-t-il à notre ami Godard.

Pendant qu'il barguignait avec ses pensées, voilà qu'une tempête se forme, qu'il vente en foudre, et qu'aéronaute et aérostat vont plonger dans l'onde salée.

En général, les ablutions de cette sorte procurent une jouissance assez peu enviable ; j'en sais quelque chose ; et, sur mon honneur, je vous assure qu'il est des plaisirs bien autrement

attrayants, que celui qu'on éprouve, après une chute de quelques mille pieds, quand on se retrouve flottant, comme un bouchon de liége sur le territoire aquatique de mons Neptune.

Godard embarrassé dans ses cordages, tâche de se maintenir à fleur d'eau.

Ses yeux dévorent l'horizon ; mais l'horizon reste muet comme une tanche. Cependant, il ne se désole pas, ainsi que sœur Anne. Il attend, résigné, ce que le sort lui réserve. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait aucune inquiétude. A son âge, avec ses aspirations, on tient, malgré tout, un tantinet à la vie. Et comme j'ai eu le triste avantage de me trouver, ainsi que je vous l'ai dit, dans une position à peu près semblable à celle d'Eugène, je dois vous confesser qu'alors les images ne sont pas des plus gracieuses !

N'en parlons plus ;

XXXII.

Car déjà un chant joyeux résonne :

Mourir pour la patrie !

Ca peut-être adorable murmure Eugène, *in*

petto ; mais c'est assurément fort inutile dans certains cas.

C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie !

A ce deuxième vers le naufragé tend les oreilles autant que les prunelles ; et, après quelques minutes d'une attente fébrile, il aperçoit un canot qui passe dans le lointain.

— Au secours ! crie-t-il, de toute la force de ses poumons.

Un diabolique refrain répond :

C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie !
C'est le sort...

— Au secours !

Le plus digne d'envie !

— Au secours !

Ah ! cette fois, il a été entendu. On fait force de rames vers lui.

On le recueille à bord du canot ; il est sauvé. Et ses libérateurs,—des gardes nationaux, revenant d'un banquet,—reprennent de plus belle

Mourir pour la patrie,
C'est etc,....

XXXIII.

Eugène Godard se met bientôt en route pour Amiens. Il y fait une ascension, par un temps affreux, sombre sur le parapet d'un des cavaliers de la citadelle, et parvient à se cramponner au mur, tandis que le ballon et la nacelle s'abîment dans le fossé.

A peine remis de ses fatigues, il court à Lille.

Le mauvais temps continue.

Les jours, les semaines, fuient, et les intempéries font serment de constance.

Eugène voit la disette gratter à la porte de sa mansarde.

Pour chasser l'horrible mégère, il essaie une ascension. Mais le destin lui en veut. A l'heure indiquée, le vent et la pluie se conjurent contre le pauvre artiste. Néanmoins, il s'enlève, descend à Flers, dans un champ ensemencé. Les propriétaires prétendent qu'il a ruiné leur récolte. Ils demandent des dommages-intérêts. Eugène a fait treize francs de recette. Cela ne suffit pas. Le ballon reste en gage, et voilà nos malheureux aéronautes, Godard, père et fils, obligés de retourner, à pied et sans le sou, à Paris.

Pour gagner du pain et un gîte, ils donnent des séances de prestidigitation, dans les villages qui bordent la grand'route de Lille à Paris.

L'art a des misères à nulle autre pareilles!

XXXIV.

Maintenant, Godard ne s'imagine-t-il pas qu'il est dégoûté? qu'avec son dernier ballon il a fait sa dernière ascension?—Dégoûté, vous! Allons donc, Eugène! vous plaisantez! Est-ce que l'aigle se dégoute de l'air? Reprenez vos crayons, si tel est votre caprice; mais, croyez-moi, malgré les 150 francs, par mois, que vous alloue madame la baronne des Marchais, pour lui dresser des plans d'usine, vous répudierez bientôt le compas pour la boussole, votre étroit bureau pour le palais des oiseaux.

N'est-ce donc pas vous que j'aperçois, partant pour un voyage atmosphérique, dans le ballon que Dautremépuis avait laissé à Cambrai et que vous avez acheté? N'est-ce pas vous que nous retrouvons, planant, hier, au-dessus d'Orléans, aujourd'hui, au-dessus de Blois, demain, aux environs de Tours? Mais, n'en êtes-

vous pas à votre vingt-sixième ascension, et votre frère Louis, à sa première ?

Quoi ! déjà à Bordeaux ! je vous pensais encore à Nantes, où le nom d'Eugène Godard est sur toutes les lèvres ! Et, c'est Louis qui, dirigé par vous, accomplit une descente en parachute. Comme le peuple applaudit ! Quelle harmonie pour vos oreilles dans ces clameurs de la multitude.

XXXV.

Chut ! Un échec !

Les deux frères Godard viennent d'opérer, à Bordeaux, leur neuvième ascension.

Louis a largué les cordes du parachute et envoyé un joyeux " au revoir " à Eugène.

Mais une bourrasque terrible accourt des portes du septentrion. Le parachute et son passager sont précipités sur un arbre du cimetière de la Chartreuse ; là, le parachute fait la bascule. La foule pousse un cri d'horreur !

L'infortuné Louis est tombé sur une des lances qui terminent les barreaux de la grille d'enceinte. On le croit empalé. On vole à son

aide, et l'on trouve mon hardi jeune homme qui, avec un flegme tout britannique, tranchait, avec un couteau, une partie de son habit, dans laquelle s'était fichée la pointe de fer.

—Etes-vous blessé ? lui demande-t-on.

—Oh ! répond-il, en souriant, il paraît que je suis encore trop maigre pour la broche !

Pendant ce temps, que faisait Eugène ?

Allez le demander aux matelots, qui, après l'avoir retiré de la Gironde, mirent son ballon en pièces, en prétendant que c'était une œuvre du démon.

Partout, il y a des brutes ignorantes.

XXXVI.

A cette époque, le célèbre aéronaute anglais, Green, vient à Bordeaux.

Godard et lui ont plusieurs entrevues. Ses ascensions inspirent à Godard l'idée de renoncer aux montgolfières et de construire des aérostats en coton. C'est pourquoi, un mois après, environ, nous assistons à *l'enlèvement* de la *Ville-de-Bordeaux*, premier ballon gonflé par le gaz, où doit monter Eugène. Le ciel

est sombre, pluvieux. Godard ne s'en soucie guère. Il embarque, fait quinze lieues en une heure et demie, et met pied à terre près de Bergerac !

Un autre jour, il s'élève à 12 mille pieds ; et, de cette hauteur, de ces plaines incommensurables, où jamais mortel ne s'était agité, il distingue nettement la chaîne des Pyrénées, jusqu'à Perpignan.

Quel plus grandiose panorama !

XXXVII.

C'est à Toulouse que Godard commença à prendre des passagers à son bord !

Au printemps de 1850, il reparut à Paris, fit, à la fête du 4 mai, une ascension dont les apprêts lui coûtèrent mille peines, car il fut obligé de gonfler son ballon à l'usine à gaz de la barrière Courcelle et de le remorquer, captif, dans cet état, jusqu'à la place de la Concorde, distante d'une lieue et un quart environ !

Mais le succès fut fabuleux.

Eugène se transfère au Hâvre, fait deux ascensions : La première le conduit, en une

demi-heure, tout près de Fécamp ; la deuxième le jette sur les côtes du Calvados !

Londres semble offrir des avantages. Godard fait voile pour la Grande-Bretagne, avec son père. Impossible de traiter. On rentre en France. Ascension à Amiens, laquelle mène à Beauvais, où notre aéronaute descend, à 10 heures du soir, dans le parc du préfet, et reçoit un accueil enthousiaste.

Le directeur de l'Hippodrome de Paris lui propose un engagement, Eugène signe, prend sa course dans les airs, dévore cinquante lieues en trois heures, et s'arrête à Cambrai.

Son ballon est usé ; il en construit un autre. On le baptise la *Ville-de-Paris*, et le 6 octobre 1850, Godard quitte Paris avec son aérostat, et s'en va, en compagnie de quelques amis, fort tranquillement, coucher à Gitz, en Belgique ! Qui n'a pas lu la spirituelle relation de ce voyage, par Julien Turgan, un des passagers de la *Ville-de-Paris ?* Et, qui de vous, mes bien chers lecteurs, n'aurait voulu être de la partie ?

XXXVIII.

Le capitaine Eugène Godard—ma foi, on me permettra bien de donner ce qualificatif au navigateur qni accomplit des centaines de lieues dans l'océan aérien—le capitaine Eugène Godard, donc, fait un tour en Allemagne, et, tout-à-coup, les journaux de Lyon publient son retour.

Toujours jalouse de Lyon, Marseille supplie Godard de lui accorder quelques ascensions.

Pourquoi non?

Eugène est déjà dans l'ancienne colonie phocéenne. On se dispute les quatre places de sa nacelle. Le sort décide : M. Louis Deschamps et sa femme, et MM. Langier et Crémieux, sont les élus.

Voici que le ballon prend son essor ; les voyageurs éprouvent cette jouissance délicate, qui sont les compagnons des navigateurs aériens. Les rêves agréables voltigent autour d'eux, comme à l'heure du premier réveil ! " Ici la réalité remplace l'illusion. L'admiration qu'inspire bientôt la nature se joint à ce premier sentiment. A mesure que l'horizon se développe,

les rivières présentent à la fois toutes leurs sinuosités, les villes et les habitations de toute espèce se présentent en foule ; on compte les routes et les sentiers qui les lient entre elles, et cette moindre partie du spectacle n'est pas sans un grand intérêt. Les différentes productions de la terre se font remarquer d'une manière distincte, par la variété de leurs teintes et la diversité de leurs nuances.... puis les proportions de chaque objet diminuent d'une façon très sensible : Les hommes ressemblent déjà à des insectes, l'atmosphère est considérablement refroidie ; alors, le silence causé, jusque-là, par l'admiration des premiers moments, cesse. On s'interroge, on se fait part des nouvelles sensations qu'on éprouve. Bientôt, la force d'ascension du ballon fait parvenir à 1000 mètres, avec un froid plus vif, on entend des bourdonnements dans les oreilles....."

Il est temps de s'abaisser !

Le pilote l'a dit, et l'on s'abaisse.

" L'air devient moins froid, et la terre qui ne paraissait plus que sous une forme grisâtre déroule de nouveau et peu à peu ses productions. Tout paraît éclore et se vivifier à sa

surface. Les arbres ressemblent à des plantes naissantes. Plus on approche et plus aussi les masses se débrouillent, offrent l'aspect d'une ville, d'une prairie. On distingue bientôt les hommes et les animaux et l'instant arrive où il faut de nouveau toucher de sol."

XXXIX.

Godard a prononcé le mot:

—Terre!

Madame Deschamps débarque.

—A vous, messieurs dit Godard en se tournant vers ses voyageurs.

Pas un ne bouge. Tous veulent encore une ascension. Eugène hoche la tête.

Le vent fraîchit, dit-il ; ce serait dangereux.

—Ah bast!

—Vous y tenez? demande le capitaine.

—Oui, oui!

L'aérostat a repris son vol. Mais la voûte céleste se marbre de nuages d'un rouge de cuivre; mais l'air repercute des vibrations étranges; mais la mer gronde furieusement; mais les volatiles fuient épouvantés à tire d'aile; et

puis un calme plat se fait soudain, et puis un sifflement fouette les couches atmosphériques, et puis, puis, tremblez, imprudents, c'est le *mistral* qui se rue, déchaîné, rageur, indomptable, des confins de l'horizon !

—Nous sommes perdus !

—Non, dit Godard, sans sourciller.

Il lâche la soupape, le gaz s'échappe avec violence. L'aérostat s'abat comme un lingot de plomb. Godard jette l'ancre : elle dérape ; la corde casse, et le ballon traînant, et nacelle et équipage à sa remorque, court sur des herses de rochers, aux mille pointes acérées, aux mille arètes tranchantes, où il cahote, brise et mutile la frêle embarcation, en se lacérant lui-même de toute part.

Par bonheur, nul des passagers ne fut grièvement blessé.

Ils purent regagner Marseille, tandis que les habitants de Cassy, aussi fanatiquement bêtes que les matelots du port de Bordeaux, brûlaient la carcasse de la machine aérostatique.

Mon esquisse, maintenant, touche à sa fin, car il ne me reste plus que des triomphes à si-

gnaler. “ Nous n’entreprendrons pas, dit Bécherelle, en terminant une notice biographique de mon héros, de décrire les nombreuses ascensions faites depuis, et, avec tant de succès par Godard : *Un volume n’y suffirait pas.*”

C’était en 1850, que Bécherelle traçait ces lignes ! A peine Godard avait-il fait soixante ascensions ! Que dirait l’auteur de l’*Instruction popularisée* à présent que notre illustre aéronaute enregistre sa 309e.

Je vais donc me contenter de citer les villes où Godard fit les plus remarquables ascensions connues et je concluerai par quelques observations personnelles sur la destinée de l’aéronautique.

XL.

L’*Aigle* et l’*Europe* sortent bientôt des *chantiers* d’Eugène Godard. Avec le premier il franchit 152 lieues, de Paris à Spa, dans une nuit. Avec le second, il sillonne l’empire germanique : conquiert, à Berlin, des droits incontestables au sceptre de roi de l’aérostation, va, vient

en France, en Autriche; ajoute couronne à couronne; reçoit des médailles honorifiques, des admissions aux académies scientifiques du vieux monde; assiste, dans la ville de Gratz à la conflagration de l'*Europe*, incendié par une étincelle jaillie de la pipe d'un curieux; est l'objet d'une souscription publique qui lui permet de réédifier un nouveau ballon; inaugure ce ballon, le 14 juillet 1853; traverse l'Italie escorté par les ovations; figure en 1854 au mariage de l'empereur François Joseph, (*) qui le nomme Aéronaute-en-chef des armées autrichiennes; se remontre un instant à Paris, y éclipse Poitevin et ses confrères; passe l'Atlantique, étonne New-York par huit ascensions consécutives; s'élance vers le sud, fait flores à la Nouvelle-Orléans: exécute, en 8 heures, la plus vaste traversée aérienne qui ait jamais été mentionnée—*quatre cent-vingt milles*;—brille à St. Louis, Cincinnati, Louisville; étincelle une deuxième fois à la Nouvelle-Orléans, et ravit la *Perle des Antilles!*

(*) Dans cette ascension, Godard fit 30 lieues en cinquante-cinq minutes. C'est la plus grande vitesse atteinte jusqu'à ce jour par un ballon.

Les succès d'Eugène Godard à la Havane et Matansas sont indescriptibles. Il faut être artiste et avoir visité cette magnifique contrée pour juger convenablement de son amour pour tout ce qui est beau, noble, digne d'impressionner les grandes natures.

J'ai, dans ma vie, bien connu des artistes,—musiciens, peintres, comédiens, littérateurs, n'importe—eh bien ! il n'en est pas un qui, ayant planté,—ne fut-ce qu'une heure—sa tente à Cube, n'ait été enchanté de la touchante hospitalité de ses habitants ?

Eugène Godard s'arrache aux fêtes qu'on jonche, pour ainsi dire, sous ses pas. Il fuit incognito, car les Cubéens ont fait serment de le retenir encore ; il fuit, chargé de présents, ne voulant pas s'enivrer dans les délices de cette autre Capoue. Boston et Manchester ont l'honneur de le posséder un instant et le voici à Montréal, dans la métropole du Canada où l'on ne jure plus que par lui !

XLI.

Eugène Godard a vingt-neuf ans. Son activité n'est égalée que par son intrépidité. Il est d'une taille moyenne, mais bien prise. A première vue, il attire par la franchise de sa physionomie et l'aisance de ses manières. Il possède des connaissances solides en mécanique appliquée. Comme constructeur de ballon, il est sans rival ; comme directeur d'aérostat, ses trois cent neuf ascensions lui ont acquis un savoir-faire et une habileté, lesquels, joints à sa prudence et a son sangfroid, promettent à Eugène Godard une carrière heureuse, et peut-être plus utile qu'il ne croit ; car il doute que la science soit assez avancée pour résoudre *prochainement* le grand problème de la locomotion aérienne, ou l'art de naviguer dans l'air comme on navigue sur l'eau.

Pour moi, j'ai foi en la parole d'Ed. Marey Monge :

" La découverte de l'hydrogène est la loi qui régit les rapports de croissance, entre les surfaces de révolution et leurs volumes sont deux faits providentiellement appelés à convier

l'humanité à de nouvelles destinées par la conquête de l'atmosphère."

Et je ne crains pas de répéter un mot que j'ai très souvent entendu dire à mon savant ami Pétin :

" La fonction de l'aéronautique sera de transporter les plus lourds fardeaux d'un point du globe à l'autre."

Sans se l'avouer, Eugène Godard sera peut-être le Fulton de ce grand œuvre !

H. EMILE CHEVALIER.

CHAPITRE SUPPLÉMENTAIRE.

Récit d'une ascension faite, à Montréal, par MM. Wilfred Masson, Guillaume Lamothe, Louis Beaudry, dans l'aérostat le CANADA, sous la direction de M. EUGENE GODARD.

L'arrivée d'Eugène Godard, en Canada, au commencement du mois de septembre 1856, avait ému toutes les populations. Annoncé par la presse, le célèbre aéronaute fût, à Montréal, l'objet d'un beau triomphe. Il se mit aussitôt à l'œuvre pour construire un nouveau ballon. Ce ballon fût baptisé le CANADA. Ses proportions n'étaient pas considérables, mais il avait une structure magnifique et qui causa l'admiration générale, quand il fût exposé dans la grand'salle de l'Hôtel-de-Ville. " Le *Canada*, disaient les journaux de Montréal, nouveau ballon construit par M. E. Godard, vient d'être terminé. A notre sens, c'est un des chefs-d'œuvre de l'art aérostatique. Les personnes qui se sont quelque peu occupée de la navigation dans l'air, pourront s'assurer que

nous n'exagérons pas, si elles daignent visiter le *Canada*, maintenant exhibé dans la salle de concert du marché Bonsecours. Malgré la hauteur de cette salle, le ballon de M. Godard peut à peine y développer la moitié de son volume. Vu de la porte, il apparaît comme une moitié d'œuf monstrueux, dont la paroi supérieure toucherait le plafond. Si on le mesure, on trouvera qu'il a 42 pieds de diamètre, 131 de circonférence, 5,390 de surface. Il renfermera 36,860 pieds cubes de gaz. Ces chiffres sont exacts, et les nombreuses personnes qui déjà ont visité l'aérostat assurent n'en avoir jamais admiré d'aussi parfait dans le Nouveau-Monde. Outre M. E. Godard, qui n'a cessé d'y travailler avec cette haute habileté qu'on sait, trente et quarente ouvrières, sous la direction de Mme Godard, ont passé dix jours à confectionner les coutures. Toutes ces coutures sont doubles faites au piqué. Il y en a 44 longitudinales de 76 pieds, ce qui donne 6,688 pieds de coutures pour la longueur. En largeur leur nombre s'élève à 1,144 pieds. Le total offre 7,832 pieds. L'ouvrage entier est en toile d'Irlande. M. Godard a reconnu que le lin était préférable à la soie et il en fait

maintenant usage avec le plus grand succès. Le spectacle de son ballon est vraiment magnifique. L'intérieur de cette *planète* d'étoffe offre un des plus ravissants coups d'œils qu'on puisse imaginer. Dans une salle voisine se trouve la nacelle, les ancres, les cordages, les appareils de toute espèce, nécessaire au ballon et les différents diplômes que les académies scientifiques d'Europe et d'Amérique ont décernés à l'habile aéronaute. Sa première ascension aura lieu lundi 8 du courant. Plusieurs demandes d'accompagnement ont été faites à M. Godard, par des personnes de la meilleure société. Nous pensons que deux rédacteurs de journaux seront de la partie. Est-il quelqu'un que ne séduise pas semblable voyage ? Comme on se sent léger à quelques mille pieds au-dessus de la surface plane ! "

La première ascension eût lieu le 8 septembre. Des milliers de spectateurs y assistèrent. M. Eugène Godard s'enleva avec trois passagers, MM. Kierkowski, D. Ramsay et Rambeau. Le voyage dura vingt-cinq ou trente minutes et fût des plus heureux.

Quelques jours après, une deuxième ascen-

sion fût publiée. Le 15 septembre avait été choisi pour son exécution. Trois personnes devaient former l'équipage du *Canada*. C'était MM. Wilfred Masson, Guillaume Lamothe et Louis Beaudry. Dans l'après midi du jour fixé pour la pérégrination aérienne, le temps s'assombrit. Au firmament s'étendit un voile grisâtre ; et, vers quatre heures du soir, des nuages lourds, chargés de pluie sillonnaient péniblement l'atmosphère.

Eugène Godard était indécis. Seul, il n'aurait pas hésité une seconde à partir. Mais l'aspect du ciel lui inspirait des craintes pour ses compagnons. Heureusement, il avait affaire à des hommes aussi curieux que braves. Il leur fit part de ses inquiétudes. N'importe, répondirent-ils ; si vous êtes décidé, nous le sommes aussi. C'est bien, dit Godard. Cinq heures sonnaient alors. Le gonflement fût ordonné. En dix minutes le ballon eût épanoui sa vaste sphère sous les yeux d'un concours de peuple immense. Des cris de joie se mêlaient aux applaudissements de la multitude. Mais le crépuscule allait bientôt pencher ses ombres sur la terre.

—Embarquez ! crie Godard aux matelots. Ils s'élancent dans la nacelle.

Le capitaine grimpe sur la corde qui soutient le frêle esquif d'osier aux cordages de l'aérostat, et donne le commandement dernier :

Les apprêts ne sont pas terminés. Mais notre intrépide pilote est résolu à les achever en l'air.

Le globe dépouillé des liens qui le retenaient, s'éleva avec une grande vitesse. D'abord, tout entiers à cette ivresse du cœur et des sens qui inonde les voyageurs éthéréens, ils s'intéressent peu au panorama qui déroule ses décors sous leurs pieds. Puis ils jettent les yeux par-dessus le bordage du canot. Montréal, ses maisons, aux toits rouges ; ses tours, aux blanches arètes ; ses dômes, ses flèches, aux couleurs d'étain, se massent, s'échancrent dans toute leur grandeur, et ils s'en vont diminuant comme les objets que l'on regarde par la grosse lentille d'un télescope. Bientôt, maisons, tours, dômes, flêches, ne se dessinent plus que comme dans une miniature. Les hommes ressemblent à des insectes, le St. Laurent n'est qu'un ruban de moire

argentée. Enfin, édifices, choses, êtres, tout cela se noie dans une brume épaisse.

Seuls, les aboiements d'un chien ou le cri d'un coq venaient à des intervalles inégaux apprendre aux nautonniers que la boule sublunaire roulait encore au-dessous d'eux.

Mais le vent fraîchissait. On pouvait appréhender une tourmente. Guidé par sa prudence habituelle, Godard se détermina à descendre.

Il ouvrit la soupape, et au bout d'un instant, la campagne remontra ses toits, ses demeures, ses routes et ses habitants.

Le vent fraîchissait toujours et commençait à souffler avec force. Les excursionnistes comprenaient que la situation devenait périlleuse. Mais ils ont du sang gaulois dans les veines ; ils n'en continuèrent pas moins à rire et plaisanter jusqu'au moment où Godard, impassible à son accoutumance, leur dit :

—Attention !

L'ancre est jetée. Une corde longue de cinq cents pieds en unit l'anneau, à la poupe de la nacelle. L'aérostat est encore à une élévation de trois cents mètres ; mais la pesanteur

du cable et son frottement aux couches atmosphériques doivent diminuer la célérité du ballon, qui baisse et baisse rapidement. Cn distingue une barrière ; les voyageurs se flattent que l'ancre mordra et qu'ils pourront prendre terre ; mais la dent enlève comme une allumette la traverse supérieure de la barrière, et l'aérostat file de plus belle, en suivant une marche horizontale.

Une autre clôture se dresse ; une troisième, une quatrième, dix se succèdent et elles volent en éclats, brisées, mises en pièces par les pointes de fer qui déchirent le sol, éraillent les rochers, renversent, ou meurtrissent tout ce qu'elles rencontrent.

Godard n'a point peur : La peur et lui sont inconciliables. Seulement le salut de son équipage le préoccupe.

—Tenez-vous bien ! crie-t-il à MM. Masson, Lamothe et Beaudry.

Une dernière fois, la soupape est ouverte. En même temps, l'intrépide argonaute, tire une corde perpendiculaire qui s'adapte à la calotte du ballon, s'arque par un quart de cercle sur cette calotte et permet d'en opérer la déchi-

rure à volonté. L'invention est due à Godard. Elle lui a sauvé la vie à la Havane. Et, comme, dans les circonstances dont nous parlons, une catastrophe est à redouter, notre capitaine recourt à un moyen suprême. Cependant l'aérostat avait été fait avec une étoffe si serrée dans son tissu; les coutures étaient si parfaites que la scission n'eût lieu qu'à moitié.

La machine, loin de s'arrêter, continua de dévorer l'espace. Par bonheur, ni le chef ni les matelots ne perdaient leur sang-froid.

—Drôle de promenade, disait M. Lamothe.

—Une véritable course au clocher, ajoutait M. Beaudry.

—Oh! bast, nous formerons un club de Steeple Chase aéronautique, ajoutait M. Masson.

—Gare à vous! exclama Godard.

On louvoyait un bois. L'ancre bondissait comme un boulet qui a une fois touché le sol.

Mais le ballon avait baissé. Godard, avec son coup d'œil d'aigle, examinait une barricade éloignée de quelques toises.

—Préparez-vous à vous cramponner aux

pieux de cette barricade, dit-il à ses passagers.

Ensuite, il saisit un cordeau, met un pied hors de l'embarcation, et quand le navire rase la barrière, il lance, comme un lazzo, sa corde autour d'un piquet. Les trois voyageurs attrapent les perches plantées dans la terre ; ils s'y adhèrent avec l'énergie de gens qui sentent qu'il y va de leur vie ; mais, toutefois, sans abandonner le flegme qui est le cachet des esprits forts ; car comme M. Lamothe s'assied par mégarde, sur le chapeau de M. Masson, ce dernier lui dit imperturbablement :

—Mais prenez donc garde à mon castor !

Voilà un mot que n'eût pas désavoué cet officier français qui, montant à l'assaut de Constantine, mettait une paire de gants blancs et pestait contre la modiste parisienne qui s'était trompé de numéro en les lui vendant.

La lutte des quatre navigateurs avec l'air fût courte, mais elle fût rude. Qu'ils manquassent de cœur ou d'habileté, et Dieu sait le sort qui les attendait. Heureusement, ils ont l'un et l'autre développé au plus haut point. Leurs efforts obtinrent un plein succès. Ils finirent par amarrer le navire et soupèrent sur

l'herbe aussi gaîment que peuvent le faire des naufragés qui ont réussi à mettre le pied sur la terre ferme.

Et puis nos trois Montréalais revinrent en ville, enchantés des péripéties de leur excursion et répétant à l'envi :

Un espace infini nous séparait des cieux,
Mais grâce aux aérostats que le génie inspire,
L'aigle de Jupiter a perdu son empire
Et le faible mortel peut approcher des Dieux.

FIN.

Montréal, 20 septembre 1856.